

L'AFFAIRE DE LILLE

Un discours de Mgr Baunard

(Suite et fin)

C'est donc toujours la même chose ! C'est donc toujours le même drame ! le drame perpétuel de votre passion, ô Jésus, qui souffrez dans vos fils ! Toujours cet accusé, dont en secret on se dit : " *Nullam invenio in eo causam*, je ne trouve point de preuve contre lui " ; mais derrière lequel on entend, derrière lequel on écoute le *Crucifigatur* ! Aussi bien l'accusation avait beau se réfuter d'elle-même et d'elle seule par toutes ces invraisemblances. Ce dont il s'agissait, ce n'était pas de vraisemblance, et de vérité moins encore : c'était de produire un grand scandale, pour frapper un grand coup sur l'opinion des masses, et que ce fût le coup de mort des écoles chrétiennes. Non, non, mon cher Frère, vous ne fîtes pas la victime d'une cruelle mais vulgaire méprise judiciaire ; vous eûtes, pour nous tous, l'honneur d'être la douloureuse victime de la liberté d'enseignement.

Et, à ce titre, permettez-moi aujourd'hui de ne pas vous en plaindre entièrement. Ah ! sans doute, mon Frère, nous vous avons plaint de tout notre cœur. Nous vous plaignions de l'interminable détention préventive qui fut pour vous si dure, que, sans une grâce spéciale, vous n'eussiez pas eu la force de la supporter ! Nous vous plaignions de la torture morale qu'infligeait à votre cœur la pensée de l'affliction de vos frères, de vos supérieurs, de votre famille religieuse ; les larmes et le tremblement de votre mère, le trouble de vos chers enfants et le péril de leurs âmes. Pour notre consolation et notre édification, nous lisions et faisons lire ces lettres pleines de candeur et de piété tranquille qui nous faisaient pleurer et qui eussent dû à elles seules faire tomber vos liens. Nous aimions à vous suivre dans votre ministère d'apôtre auprès de ces compagnons de votre captivité, que votre parole et encore plus votre religieux exemple ramenait au bon Dieu, jusqu'à l'autel de Dieu. Nous ne nous étions pas d'attendre que ces pauvres gens, qui, eux, doivent se connaître en matière de culpabilité, ne pouvaient croire à la vôtre, et qu'ils vous délivraient d'embée et de confiance cette ordonnance de non-lieu que d'autres faisaient trop attendre. Celui-là n'a rien

fait de mal, disaient-ils, *Hic vero nihil mali gessit*, c'est encore là une parole de la Passion, du Calvaire.

Et pourtant ce n'est pas de cette consolation que je veux vous féliciter. Mais il en est une autre qui vous fut donnée, et celle-là, je vous avoue que j'ai été tenté de vous l'envier plus d'une fois. Ce dont je vous estimais heureux, ce n'est pas seulement non plus d'avoir été trouvé digne de souffrir l'opprobre pour le nom de Jésus, c'est d'avoir échappé par votre réclusion au spectacle de ce que fut, pendant ces mois de notre deuil, notre bonne ville de Lille ; d'avoir échappé au spectacle de ce qui s'y lisait, de ce qui s'y chantait, de ce qui s'y vociférait, de ce qui s'y placardait d'abominations avec une impunité qui devient de plus en plus parmi nous le privilège du mal, C'est pour vous, ami et serviteur de Dieu, la consolation d'avoir échappé au spectacle de l'offense de Dieu, du blasphème contre Dieu ; et spécialement à ce spectacle qui vous eût navré de douleur, celui du blasphème ignoble placé sur les lèvres de ces jeunes enfants, à qui l'on apprend aujourd'hui à haïr tout ce que votre religion et votre dévouement leur eût appris à adorer et à aimer. En vérité, tout cela faisait de votre prison un séjour plus habitable, et de votre entourage une société plus saine que celle que nous faisait subir, jusque sur notre seuil, ce hideux déchaînement de l'impieeté et de l'immondicité.

Au surplus, Messieurs, cela était bon peut-être, puisque, au fond de tout cela, c'est l'enseignement qui est en cause, il était bon peut-être qu'on vit ce dont était capable, dans ses heures d'orgie et de débordement, la jeune génération de l'école sans Dieu. Il était bon qu'un spécimen venu d'ici fût montré publiquement à la France, de ce que les honnêtes gens peuvent attendre, pour demain, d'un régime qui ne craint pas de mettre le feu à de pareilles têtes et de faire appel à de pareil bras !

Mais, confiance, mes chers Frères, vous avez Dieu pour vous ; car, j'en atteste trois siècles de vertus et de services, vous êtes les bons ouvriers de l'Eglise de Dieu. Et savez-vous ce que faisait l'Eglise, dans ce même jour d'hier où le blasphème et la menace battaient les murs de cette école ? Le 30 avril, l'Eglise de Rome s'assemblait autour de son chef pour entendre promulguer le décret approuvant les deux miracles nécessaires pour qu'il soit procédé à la canonisation du bienheureux de la Salle, votre fondateur et père. Et, pendant qu'ici et ailleurs la chanson obscène roulait dans tous les égouts, Léon XIII entonnait en l'honneur de votre ancêtre l'hosanna d'action de grâces, auquel répondait là-haut la voix de ces millions d'enfants, à qui depuis trois cents ans vous avez appris à réciter cette louange que le Seigneur a déclaré n'être nulle part plus parfaite que sur ces lèvres tendres et pures.

Vous avez pour vous les saints de Dieu et la prière des saints. C'est pour vous que, dans ces mauvais jours, on assiégeait de supplications le Très Saint-Sacrement. C'est pour vous qu'on prenait des engagements avec Notre-Dame de la Treille, la gardienne de la ville, de laquelle on attendait même un miracle de lumière et de délivrance s'il eût été nécessaire. On la savait avec vous. Elles le savaient bien aussi, les bandes qui, le jour de

L'élargissement, s'en allaient, de dépit, prodiant nos saints cantiques, briser les images de Marie, que la dévotion de nos pères avait suspendues, comme une protection, au-dessus de leurs portes ; en même temps que ces chevaliers sans peur brisaient les vitres d'un orphelinat des filles de saint Vincent de Paul, de notre dispensaire des pauvres, d'une de nos maisons de malades, d'une de nos maisons de famille, d'un pensionnat du Sacré-Cœur, comme pour ajouter la sauvagerie au sacrilège, et bien faire voir à tous qu'ils rompaient du même coup avec la religion et avec la charité, avec l'humanité et avec la civilisation.

Que dirai-je encore ? Vous avez pour vous les braves gens. Ils ne vous ont pas fait défaut dans cette circonstance. Ce qui, chaque matin, nous consolait de la coalition de la mauvaise presse, attachée à sa proie, c'était la bonne presse de Lille, c'était la bonne presse de France, celle qui ne tient pas la torche, mais qui porte le flambeau, et qui, cette fois, l'a porté avec une sûreté de main et une vaillance de cœur qui ne laissent aucun refuge au mensonge acculé dans les ténèbres de ses derniers repaires.

Vous avez les plus nobles cœurs pour vous. C'est de ce nom qu'avec tous je salue en première ligne l'éloquent et courageux défenseur, que je voudrais voir ici, assis à vos côtés, mon cher Frère, comme il n'a pas manqué un seul jour, pas un seul, de venir s'asseoir près de vous, dans votre captivité. Mais, après tout, que lui importent nos applaudissements ? Il y a quelque chose qui lui sera meilleur que nos acclamations : c'est la parole de celui qui dira un jour aux bénis de son Père : "J'ai été prisonnier et vous m'avez visité." C'est déjà la bénédiction que, là-bas, aux bords de l'Aa, il a reçue pour la dernière fois de son illustre père, qui pouvait, le grand vieillard, prononcer, heureux, son *Nunc dimittis*, car il venait d'avoir une assurance de plus que sa vaillance se survivrait dans un fils digne de lui.

Vous avez eu finalement la justice pour vous, mes chers Frères ; Dieu me garde de remercier ici l'équité de vos juges. On ne remercie pas des magistrats d'avoir fait leur devoir ; ce serait leur faire injure en paraissant supposer qu'ils eussent pu faire autrement. Mais du moins devons-nous leur rendre grâce de l'avoir rempli grandement, en doublant le tribunal pour cette circonstance, et de sorte couvrant d'un double rempart l'innocence reconnue par leur arrêt. Cela étant, il ne restait plus à ceux à qui l'on venait de ravir une proie si convoitée que de crier : "A bas les juges !" et d'essayer de mordre leur robe en rugissant.

Enfin, vous avez vos élèves, vos innombrables élèves, qui répondent pour vous. J'en atteste ces milliers et milliers de lettres, télégrammes, articles et adresses, qui continuent à pleuvoir ici, comme une rosée rafraîchissante, de toutes vos maisons de la France et des deux continents. Que vous disent-ils, ces anciens ? Ils vous disent qu'ils vous sont redevables de tout ce qu'ils ont et de tout ce qu'ils font de bon dans le présent. Et moi, j'ajoute avec confiance, que la France chrétienne vous devra pareillement pour une grande part, tout ce qu'elle sera dans l'avenir. Dieu nous garde seulement cette nécessaire liberté pour laquelle nous

combattrons jusqu'à la dernière cartouche, et d'abondantes moissons nous sont promises encore.

Vous y travaillerez désormais avec une efficacité d'autant plus assurée que vous venez de souffrir davantage, d'étrangement souffrir. C'est l'immortelle fécondité de l'arbre de la croix. C'est l'expérience constatée de toute l'histoire de l'Église. C'est aussi l'expérience et la loi de l'histoire de votre Institut, mes chers Frères, depuis votre fondateur, depuis votre berceau.

Dans les lettres apostoliques par lesquelles Léon XIII a déclaré bienheureux votre instituteur, il est dit que Jean-Baptiste de La Salle commença par être bafoué, calomnié, traîné devant les tribunaux, livré en jouet à l'insolence et à la grossièreté, et qu'il endura tout d'un cœur égal et invaincu. C'est la première page de son histoire, et vous venez de nous en donner ici même, de cette page, une nouvelle édition revue et augmentée. C'est la page d'hier.

Léon XIII continue et ajoute : " La source qu'il avait fait sourdre coule perpétuellement, *ad perennitatem manans* et ses eaux, distribuées comme par des ruisseaux sans nombre à travers toutes les parties de l'univers, arrosent l'Église de Dieu intarissablement (1)."

C'est la dernière page, c'est la page prophétique, c'est la page d'aujourd'hui, c'est la page de demain, d'après-demain, de toujours !

Non quidem exaruit fons rerum salutarium que instituerat; immo vero ad perennitatem manans et in plurimos quasi rivulos, per universas orbis terrarum partes deductus copiose irrigat Ecclesiam.

Discours du cardinal Langénieux

Au Congrès eucharistique international

Nous reproduisons *in extenso* le discours magistral prononcé à Lourdes par S. Em. le cardinal Langénieux, nommé par S. S. le pape Léon XIII pour présider le Congrès eucharistique international, à titre de Cardinal Légat.

(1) *Litteræ apostol. 14 feb. 1888 : Ille illusus, jaectatus injuriis, vexatus ignominia, calumniis, deductus in judicium, ad ludibrium positus procacitatis impudentisque omnia pertulit animo non minus æquo quam invicto...*

MONSEIGNEUR,

MESSEIGNEURS,

MESSIEURS,

J'ai suivi toujours avec un vif intérêt, depuis le premier Congrès eucharistique de Lille en 1870, les progrès de votre œuvre. Je demeure reconnaissant à Sa Grandeur Mgr l'évêque de Liège d'avoir songé à Reims en 1894 et d'avoir procuré à mes prêtres et à mon peuple l'inappréciable bienfait, le spectacle réconfortant de votre prière et de vos assemblées. Et c'est pour la seconde fois que j'ai le grand honneur et la grâce de représenter au milieu de vous le Vicaire de Jésus-Christ, N. S. P. le Pape Léon XIII.

En 1893, l'Esprit-Saint, qui veille sur l'Eglise et prépare les voies à l'apostolat, vous a inspiré la pensée de porter à nos frères séparés d'Orient, sous les auspices de l'Eucharistie, l'appel paternel du Pasteur suprême, et le Saint-Siège nous a officiellement confié la mission d'aller à Jérusalem parler de paix et d'union à ces antiques chrétiens que des malentendus séculaires retiennent hors du bercail.

Là-bas, Messieurs, en ce pays des patriarches et des prophètes, sur cette terre bénie de la Rédemption qui garde, avec la trace de ses pas, le souvenir extraordinairement vivant de l'apostolat, de la mort et de la résurrection du Sauveur, au lieu même où fut instituée l'Eucharistie, à la source unique du sacerdoce, au berceau de l'Eglise, au foyer paternel, pour ainsi dire, de la grande famille catholique, qu'avez-vous fait ? Vous avez prié.

Ecartant tous les prétextes, tous les griefs humains qui divisent, vous avez placé entre ces deux tronçons désunis de l'Eglise du Christ l'adorable sacrement de l'Eucharistie. Et alors, de ces solennités grandioses, de ces réunions pacifiques, où il apparaissait si chrétiennement que ces rites multiples, paternellement rapprochés, ne sont que des symboles différents d'une seule et même foi, des formes diverses d'un seul et même culte, un enseignement se dégageait plus puissant, plus persuasif que toutes les controverses et toutes les polémiques des siècles passés, argument de bon sens, discret dans l'expression, mais d'une logique puissante, que saint Paul déjà avait formulé de son temps : " Si nous buvons au même calice le sang du Christ, si nous mangeons le même pain, communiant les uns et les autres au corps du Seigneur, n'en faut-il pas conclure nécessairement que tous ensemble, Grecs et Latins, Orientaux et Romains, nous ne formons qu'une seule et même famille : *Quoniam unus panis, unum corpus multi sumus.*"

L'histoire de vos Congrès, depuis vingt ans, compte des journées bien consolantes ; les étapes en sont glorieuses : Liège, Fribourg, Toulouse, Autun, pour ne pas les citer toutes ; Bruxelles, la dernière, imposante entre toutes. Mais je ne crois pas qu'aucun autre ait eu la portée de ce Congrès de Jérusalem.

Vous n'en avez su que ce qu'en a dit la presse, et les désirs, qui m'ont été manifestés maintes fois d'en connaître enfin les actes,

par un compte rendu officiel sont trop légitimes et trop impatients pour que je ne m'en fasse pas en ce moment l'écho. Vous joindrez, j'en suis sûr, Messieurs, vos instances aux miennes pour que M. le secrétaire général ne retarde pas plus longtemps cette publication.

Oui, Messieurs, malgré des appréhensions fondées, malgré des difficultés locales considérables, malgré les troubles sanglants, les massacres d'Arménie qui les ont suivies de si près, ces solennités eucharistiques de 1893 à Jérusalem ont eu leurs conséquences. Le Saint-Siège en a consacré les idées et les conclusions par une Constitution apostolique qui a mis fin à des abus et rendu confiance aux Orientaux. Pour en suivre les effets, Léon XIII a institué à Rome une Congrégation spéciale de cardinaux dont il a voulu garder la présidence effective et qu'il réunit tous les mois en sa présence.

Aussi, en peu de temps, des résultats inespérés ont-ils été obtenus.

Un souffle de vie et d'espérance a ranimé les communautés catholiques d'Orient qui languissaient, découragées, dans l'impuissance, et une émotion profonde a pénétré jusqu'au cœur des Eglises dissidentes. Un grand mouvement de conversions s'est manifesté en Egypte d'abord, parmi les Coptes, à la suite de la résurrection de l'antique patriarcat d'Alexandrie et de l'église de Saint-Marc; puis en Syrie, en Turquie, dans toute l'Asie Mineure, depuis les Bulgares des provinces balkaniques jusqu'aux Jacobites et aux Nestoriens de Mésopotamie.

La mort, en moins de trois ans, a mis successivement en deuil tous les rites unis, et il est remarquable que les Grecs Melchites, les Syriens, les Maronites ont élu précisément à l'éminente dignité du patriarcat les trois évêques qui avaient pris une part prépondérante à vos réunions de mai 1893.

En un mot, la question de l'union est de nouveau posée; posée, comme jamais elle ne le fut, sur un terrain net et débarrassé de toutes ces arguties byzantines qui ont déconcerté sans cesse les âmes droites et entretenu les peuples dans l'illusion.

Au lieu de peser aujourd'hui, comme ils l'ont fait durant des siècles, dans les balances complaisantes de la politique ou de l'ambition personnelle les raisons d'à côté, les avantages et les inconvénients d'un retour à l'unité, ils regardent la situation en face; ils l'envisagent, grâce à votre providentielle initiative, sous son vrai jour, au point de vue religieux; agenouillés avec nous au pied du Saint-Sacrement, ils se sont retrouvés nos frères et ils se demandent s'il est bien prouvé que la rupture ait eu jamais un fondement sérieux.

C'est-à-dire, Messieurs, que tout est changé.

Je ne parle pas des chefs ni des personnages auxquels le schisme a pu faire une position; mais, à mesure qu'elles sont renseignées, les populations s'accoutument à dégager la cause religieuse des affaires politiques, et il n'est pas possible que ce mouvement d'opinion n'aboutisse, un peu plus tôt ou un peu plus tard, au triomphe définitif de la vérité.

Aussi, Messieurs, cette année du Congrès eucharistique de Jérusalem, mieux encore que l'année du Concile de Florence, fera-

époque dans l'histoire de l'Eglise, et ce sera votre gloire que d'avoir été choisis par le Vicaire de Jésus-Christ pour faire en Orient un de ces gestes sauveurs qui marquent une ère nouvelle pour l'apostolat catholique.

J'avais besoin, Messieurs, de vous dire ces choses et de vous exprimer publiquement, pour cet inappréciable concours, ma gratitude personnelle ; car humainement parlant, au jugement des diplomates les plus expérimentés et des personnages les mieux renseignés, cette entreprise ne devait être que nulle ou désastreuse. Pourquoi ces pronostics fâcheux, mais vraisemblables, ont-ils été démentis par les faits ? Parce que d'abord, à l'insu des sages de ce monde, l'heure de Dieu était venue ;—parce que les Pèlerinages de Pénitence, si populaires dans toute la France et si merveilleusement bénis en ce pays de Lourdes, avaient ouvert la voie et préparé les esprits ;—mais encore, mais surtout, parce que j'ai trouvé dans l'œuvre des Congrès eucharistiques, dans la prière, dans les sacrifices cachés, dans les immolations intimes qu'elle a provoqués, dans les sympathies qu'elle a su nous ménager auprès de ces populations croyantes, par la manifestation solennelle de notre foi et de notre amour au Très Saint Sacrement, l'appui efficace et décisif qui a rendu tout possible.

Voilà pourquoi j'ai tenu, ce soir, à vous rappeler ces souvenirs et à vous signaler ces événements. Et, en évoquant devant vous tout ce passé, je ne puis me défendre d'une certaine émotion ; car c'est ici, à Lourdes, qu'avant d'aller vous rejoindre en Terre Sainte, je suis venu, durant tout un mois, me préparer, dans la solitude et la prière, sous le regard de Marie, à cette mission délicate dont je sentais peser si lourdement sur mes épaules la responsabilité ; et, pendant que là-bas nous accomplissions notre tâche, chaque jour, ici, à la Basilique, les missionnaires recommandaient à Notre-Dame le Congrès de Jérusalem. Il m'est doux, Monseigneur, Votre Grandeur le comprendra, de me retrouver avec vous à Lourdes pour payer à notre Mère cette dette de reconnaissance.

D'autre part, Messieurs, je vous devais ces confidences, parce que j'estime que rien, en ce moment, ne saurait davantage stimuler votre zèle et ranimer, en dépit de nos tristesses, votre confiance en l'avenir.

Certes, le vent qui souffle est mauvais. La situation présente des affaires de France est de nature à déconcerter les plus optimistes, et nous n'avons en perspective que des conjectures plus sombres encore.

Il ne nous appartient pas de préjuger les desseins de Dieu sur notre pays, mais c'est notre devoir de les seconder par nos propres efforts. Il ne nous appartient pas de fixer son heure à la Providence ; il dépend de nous, peut-être, d'en hâter l'avènement par nos sacrifices et par notre prière. L'homme a son mot à dire en ce monde, et sa main, pour débile qu'elle est, doit peser sur les événements. Est-ce aveuglement, est-ce lassitude ? Mais qui songe aujourd'hui que les affaires du pays sont les affaires de tous les citoyens et que les intérêts de l'Eglise regardent tous les catholiques ? Chose étrange, après qu'on a réclamé si bruyam-

ment la participation de tous au pouvoir, fait une révolution et versé tant de sang pour l'obtenir, le peuple s'en désintéresse.

L'exercice de cette souveraineté, chez la plupart, ne va guère plus loin que la lecture du journal et le besoin tout platonique d'être renseignés sur le fait du jour. Les hommes de bien semblent n'avoir plus d'énergie en dehors de la sphère tranquille de leur vie privée. Ils sont d'une passivité déplorable sur le terrain de la lutte sociale et religieuse ; au point que c'est là, peut-être, dans cette abstention, dans cet effacement des catholiques et des honnêtes gens, plus encore que dans la puissance de nos adversaires, qu'il faut chercher la cause réelle de nos humiliations et de nos malheurs.

Dans quelle mesure, Messieurs, cette apathie entrave-t-elle les desseins de Dieu sur notre pays ? Car, enfin, il est temps, n'est-ce pas, que le ciel intervienne ?

Nous avons assisté à ce long travail de déchristianisation sociale qui a énervé la France, qui l'a déconcertée et livrée, sans défense et sans voix, comme une victime dont on se joue, à ses pires ennemis. En moins de vingt ans, sous ce régime d'athéisme, ses meilleures ressources ont été compromises. Elle a laissé gaspiller follement tous les trésors de son esprit et de son cœur. Son crédit a paru fléchir sous le poids de cette épreuve, et il semble qu'un nuage ait obscurci l'éclat de son renom parmi les nations. Tout a été atteint, compromis, amoindri, et l'on se demande quels expédients humains sauront nous tirer des embarras où se débat actuellement notre politique. Ah ! je le sais, en des temps plus malheureux encore, notre patrie a fait preuve d'une vitalité extraordinaire : elle a des réveils qui surprennent, et son histoire ne permet pas que l'on désespère jamais de la nation française ; l'étranger, d'ailleurs, ne s'y trompe point. Mais ce qui est incontestable, c'est que les sectes ont fait leur œuvre de destruction et qu'il n'a pas tenu à elles qu'elle ne fût plus complète.

Quant à nous, catholiques, nous avons parlé, nous avons protesté ; nous en avons appelé à la justice, à l'équité, sans grand succès, il faut l'avouer ; nous avons prié aussi ; et chaque jour, à mesure que la légalité se retourne contre le bon droit, nous répétons avec plus d'instance le *Salva nos perimus* ! Mais s'il est vrai que la Providence veut s'appuyer sur l'effort de l'homme et qu'elle exige notre concours jusqu'à l'immolation, jusqu'au sacrifice, pouvons-nous dire qu'elle nous a trouvés toujours franchement et résolument déterminés à l'action ? *Nondum venit hora mea*, répondit souvent le Seigneur Jésus-Christ à ceux qui le pressaient d'intervenir. Dans le cas présent, est-ce l'heure de Dieu qui n'a pas sonné encore ou bien serait-elle retardée par nos hésitations, nos défaillances et nos divisions ?

Un jour, à Cana, pour éviter à des amis l'humiliation où leur imprévoyance et la sottise de serviteurs malavisés les avaient mis, la Sainte Vierge, prise de pitié, avait exposé leur détresse à son Fils pour qu'il y remédiât. Or, cette initiative ne cadrait pas avec la pensée intime de Jésus. " Son heure n'était pas venue, " et il le fit entendre. Cependant, assurée que sa prière ne resterait pas sans écho, Marie recommanda aux gens de service de faire tout ce que le Seigneur ordonnerait *Quodcumque dixerit vobis facite*

(1). Les grandes urnes vides furent remplies et il advint ce que vous savez. Ce fut le premier miracle du Sauveur, figuratif de l'Eucharistie.

Eh bien ! Messieurs, prenons pour nous ce conseil de Notre-Dame : " Faites ce qu'il vous dira ! " et que cette parole d'encouragement et d'espérance soit la devise de notre Congrès.

A Lourdes, sa terre d'adoption, la Sainte Vierge ne cesse de prodiguer à la France les témoignages les plus éclatants de sa maternelle prédilection. Elle sait notre détresse. Elle y compatit : elle l'a dit à Bernadette. Elle entendra notre prière. Elle sera notre avocate auprès de son Divin Fils et le temps de l'épreuve sera abrégé. Car, avec Marie, une cause, fût-elle désespérée, n'est jamais perdue.

Qu'elle est donc sainte, Messieurs, la tâche de ce Congrès ! La prière, l'adoration, l'amende honorable au Très Saint Sacrement, le témoignage public de notre amour au Christ, Notre-Seigneur !—Priez, à la Grotte de Lourdes, comme en 1893 vous avez prié au Calvaire et au Saint Sépulcre !—Priez, en ce lieu béni où l'on prie comme nulle part ailleurs, où la ferveur des foules, dans l'intensité de la supplication, s'élève jusqu'à ce cri irrésistible de foi qui commande au miracle !—Priez pour que la perversité ou l'insuffisance des hommes ne fasse point obstacle à la volonté de Dieu !—Priez pour que l'œuvre de la Rédemption, par l'action apostolique de l'Eglise, s'accomplisse dans le monde en dépit des difficultés et des persécutions !—Pour que les nations catholiques, dont je salue, avec une fraternelle affection et une profonde gratitude, les illustres représentants, évêques, prélats, prêtres et laïques, membres de l'œuvre internationale des Congrès eucharistiques, pour que les nations catholiques, dis-je, fidèles à leur mission providentielle, aient le souci, toujours en respectant dans leur politique le principe sacré du pouvoir, d'étendre le règne de Dieu sur la terre !—Priez (vous permettrez, Messeigneurs et Messieurs, cette insistance, elle est assez justifiée par les circonstances), priez pour que notre France, la fille aînée de l'Eglise, la grande prodigue de ce siècle, oublieuse trop longtemps de sa naissance et de son rang, à laquelle naguère, en 1896, durant toute cette année du centenaire et du Jubilé national, nous nous sommes efforcés, à Reims, de rappeler son passé, son baptême, ses promesses et ses devoirs, se reprenne enfin dans un effort vainqueur ; pour qu'elle ne s'endurcisse pas comme Jérusalem coupable que les larmes du Christ n'ont pu toucher ; pour qu'elle entende, au contraire, pour qu'elle comprenne, elle aussi, les appels si pressants de Léon XIII ; pour qu'elle désavoue et répare tout le mal que les ennemis de Dieu ont fait en son nom, et qu'elle mette de nouveau au service de la civilisation chrétienne son épée, sa parole et son cœur !—Priez assez, pour que la vérité triomphe du mensonge ; pour que, semblable au feu du ciel dont l'éclat fait violence même aux yeux qui se ferment, l'affirmation permanente de la vie surnaturelle, qui se manifeste malgré tout sous tant de formes en notre pays, qui se

(1) JOAN II, 6.

dégage surtout avec tant de puissance des événements miraculeux de Lourdes, s'impose à l'esprit public, au bon sens du peuple, à ceux que l'indifférence paralyse, à ceux que les préventions aveuglent !

Ah ! Messieurs, puisque S. G. Mgr l'évêque de Liège nous a fait cette faveur, pour nous consoler dans notre affliction, de mettre entre nos mains cet admirable instrument de prière ; puisque S. S. Léon XIII a voulu s'associer à nous d'une façon si étroite, qu'il participe par sa personne à nos assemblées et que sa voix implore avec les nôtres ; puisque Notre-Dame nous accueille et nous sourit, ayons confiance ! Allons à Jésus ; et loyalement, généreusement, prêtres dans votre ministère, laïques de toutes conditions, dans le cercle de vos affaires et de vos relations, femmes chrétiennes, dans le monde, au foyer de la famille, jeunes gens, partout, dans les milieux plus ardents, plus agités où vous poussent le devoir, le dévouement, le besoin d'agir, tous, avec des vues plus larges, avec des préoccupations plus hautes, écoutez-le et faites ce qu'il vous dira ! *Quodcumque dixerit vobis facite.*

Léon XIII dans les jardins du Vatican

Nous extrayons du *Mois littéraire et pittoresque*, livraison d'août, cet article de Mgr Battandier :

Les jardins du Vatican ne sont point aussi grands qu'on se l'imagine et ne correspondent pas à l'ampleur du palais dont ils font l'ornement. Ils sont le préau de la prison dans laquelle le gouvernement italien a confiné le Pape, et le mot préau est exact. Dominé qu'il est sur deux de ses côtés, les agents de la police italienne pourraient suivre, et le font souvent, les moindres promenades du Saint-Père. Non loin, se dresse le fort de Monte-Mario, dont les canons ne sont pas seulement dirigés contre un envahisseur hypothétique. De cette colline qui dépasse la hauteur de la coupole de Saint-Pierre (146 mètres), on découvre toutes les circonvolutions de la route que Léon XIII a fait tracer dans les jardins. De l'autre côté, la Zecca prise par le gouvernement italien domine la partie basse de ces mêmes jardins ; c'est donc bien le préau d'une prison.

Sous Pie IX, les jardins n'avaient point de route carrossable. Ce Pape s'y promenait à pied.

Léon XIII en a fait construire une qui a 3 kilomètres de tour, mais ne doit cette longueur qu'à l'habileté des ingénieurs pour trouver, dans de nombreux méandres, les développements nécessaires. Cette route met en évidence les plus beaux aspects des jardins, elle tourne et retourne sur elle-même comme un gigantesque serpent, unit la partie basse, où est le parterre genre Versailles, aux grandes allées bordées de charmilles qui forment un

épais rideau de verdure, et à la vigne que le Souverain Pontife a fait planter sur la hauteur.

Ces jardins sont égayés par deux fontaines monumentales. Une, dans la partie inférieure, s'appelle la fontaine du Saint-Sacrement. Elle représente, en effet, une sorte d'ostensoir dont des jets d'eau, s'échappant d'un disque central, forment les rayons, et, tout à côté, six autres jets s'élançant dans les airs remplacent les cierges. Plus haut est la fontaine dite de l'Aigle. Comme la première, elle doit son origine à Paul V, mais ici, ce ne sont que des rocailles formant des grottes d'où s'échappent en mugissant des torrents d'eau empruntés à l'aqueduc de l'*Acqua Paola*.

Non loin de là se trouvent les murs de l'ancienne enceinte que saint Léon IV édifia pour défendre le Vatican contre l'invasion des Sarrasins. Ce mur est flanqué de deux grosses tours dont la première, appelée Grégorienne, sert de soutien à une petite habitation crénelée. C'est le Casino que Léon XIII a fait édifier pour y passer les chaleurs de l'été. Dans une position plus élevée que le Casino de Pie IV situé dans la partie basse des jardins, il est plus salubre, mieux entouré de verdure, et ombragé de grands arbres qui contribuent à la fraîcheur de l'endroit.

Plus loin, tout au bord Ouest des jardins, est l'autre tour de Saint-Léon, qui sert maintenant d'Observatoire pour la photographie et la carte du ciel.

C'est ordinairement après son dîner que le Souverain Pontife quitte ses appartements pour prendre un peu d'air. Il sort dans sa *portantina* de velours rouge, dont les porteurs traversent d'un pas rapide les loges et la longue galerie de la bibliothèque Vaticane qui conduit à la porte s'ouvrant à la fois sur les musées et les jardins. C'est là qu'attend sa voiture. Si le temps est beau, c'est un landau très simple de facture, bien moins luxueux que le traditionnel huit-ressorts. Si, au contraire, le temps est incertain, le Souverain Pontife monte dans une voiture fermée à quatre places, capitonnée de satin blanc, et dont la partie supérieure est surmontée d'une légère galerie en cuivre ouvragé et doré. Le Pape a pris ordinairement une douillette blanche sur sa soutane et se coiffe du chapeau rouge bordé d'or, dit à la papale, parce qu'il n'a que deux ailes relevées.

Il a trouvé à la sortie les gardes suisses de service qui se sont mis à genoux pour recevoir sa bénédiction ; deux gardes-nobles chevauchent à côté de la voiture, et des camériers participants au Mgr le majordome l'accompagnent. La voiture s'ébranle, tirée par ces magnifiques chevaux romains au poil noir d'ébène et dont la longue queue flotte au souffle de la brise.

Mais le Pape veut faire un peu d'exercice. Sur un signe, la voiture s'arrête, le Pape descend appuyé sur le bras de ses camériers, et prenant sa canne à pomme d'or, souvent même, par coquetterie de vieillard, sans elle, il marche lentement vers ses buts favoris de promenade.

Ces buts sont multiples, mais il faut mettre en premier lieu la Madone de Lourdes, dont Pie IX avait fait faire une reproduction dans un coin du jardin. Une lampe y brûle jour et nuit, et c'est une douce consolation pour cet auguste vieillard, que l'on pourra appeler avec raison le Pape de la prière, de vénérer cette

image bénie. C'est aux pieds de cette Vierge, qui porte à son bras le chapelet, que Léon XIII a, sans doute, pris la résolution de consacrer huit Encycliques à la dévotion du Saint Rosaire, pour bien inculquer au monde que la prière est son plus grand et son plus pressant besoin.

Non loin de là, se trouve une réduction en miniature du Jardin des Plantes. Ce sont des gazelles, parfois des chèvres au long poil blanc, que lui ont apportées des missionnaires, ou des cacatoès au plumage étincelant, qui lancent leur cri aigu dans le silence de ces jardins où viennent mourir tous les bruits extérieurs. De même que saint Jean se plaisait, selon la tradition, à apprivoiser des oiseaux, le Pape aime ces créatures du bon Dieu qui, elles au moins, remplissent sans y faillir la mission qui leur a été dévolue sur la terre.

Dans les premières années de son pontificat, Léon XIII se rendait à une petite cabane de roseaux, où il se livrait à un divertissement très en honneur en Italie, la chasse au filet. Dès que sa main, moins tremblante qu'aujourd'hui, avait tiré la corde qui fermait la prison de ces oiseaux de passage, il s'amusa quelques instants de leurs cris effarouchés et apeurés, de leurs battements d'ailes, de leurs tentatives impuissantes pour sortir du filet du chasseur. Mais la corde qui fermait cette prison se détendait bien vite, le filet s'entrouvrait, les oiseaux, jusque-là captifs, s'éloignaient à tire d'aile, poussant des cris joyeux, et le Pape suivait dans le ciel les méandres capricieux de leur vol, songeant peut-être à cette liberté qu'il leur avait rendue, et que lui, successeur de Pierre, ne possédait plus.

Les pas du Pape se portent encore vers la tour Grégorienne, où il prend quelques instants de repos, mais le plus souvent il va jusqu'à la vigne qu'il a fait planter et dont il surveille avec attention la culture. Un prêtre, qui a en Italie une grande renommée d'agriculteur, don Candeo, vient chaque année en faire la visite. Il vérifie l'état des bourgeons, escompte les espérances de la récolte, et ses soins lui valent, ce qu'il apprécie au-dessus de tout, une longue audience de ce vieillard qui, après lui avoir parlé de sa vigne, l'entretient de Dieu, de son Eglise et du courage avec lequel il faut lutter contre le mal sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations.

Mais la promenade a lassé le Pape, et il vient souvent se reposer sur un rustique banc de pierre adossé à la tour Léonine, garanti par elle des vents froids du Nord, et d'où la vue, glissant sur la vigne objet de ses sollicitudes, se repose sur la coupole de Saint-Pierre qui borne à l'Est l'horizon. Ce sont, alors, des causeries avec les camériers de service et les gardes-nobles qui l'ont accompagné. Dans ces moments d'abandon, le Pape aime à évoquer un passé, si lointain qu'il est déjà entré dans l'histoire, et il le fait avec une sûreté de mémoire, une telle précision dans le récit des faits, que c'est toujours pour ses auditeurs, une source nouvelle d'étonnement.

Il s'occupe aussi du présent, demande à son entourage les nouvelles les plus récentes et résume la conversation dans une pensée de foi qui grave l'enseignement qu'il veut inculquer. Le Pape est, en effet, toujours égal à lui-même, et, jusque dans ces

momen
laisser
tousjou
I
d'aillen
dans le
sir à se
est Pap
Il reme
pour p
plaisir
Ar
voiture
revient
La
reste d
de sa v

Cet
Les
de leurs
Apr
exemple
Pass
avait ré
leur ava
dans le s
sortir.
le glaive
Ce fut sa
La t
nière gr
Les
avaient l
l'âme by
En d
ils virent
—La
Ils a
confesse
—No
avons sig

moments où on pourrait croire qu'il a dépouillé sa grandeur pour laisser agir et parler l'homme, c'est encore le Pape qui parle, c'est toujours le Vicaire de Jésus-Christ qui agit.

La fraîcheur du soir l'avertit qu'il faut songer au retour, et d'ailleurs, il sait que des prélats, des cardinaux l'attendent déjà dans les antichambres du Vatican. Il a toujours sacrifié son plaisir à son devoir, mais il le fait plus particulièrement depuis qu'il est Pape, car il est le Vicaire de Celui qui s'est fait tout à tous. Il remonte donc en voiture, et le carrosse s'éloigne à petite allure pour prolonger la promenade et donner au prisonnier, avec le plaisir d'une course plus longue, l'illusion de la liberté.

Arrivé à l'antichambre des musées, le Pape descend de sa voiture, bénit les suisses de service, monte en chaise à porteurs et revient dans ses appartements.

La récréation du Pape est terminée, sa promenade finie, et le reste de la journée s'achève dans ce qui a fait toute l'occupation de sa vie : la prière et le travail.

ALBERT BATTANDIER.

Les derniers jours de Byzance

Cette émouvante page d'histoire est extraite du *Mois* :

Les catastrophes qui renversent les empires sont le châtiement de leurs grandes fautes.

Après Jérusalem, Constantinople a été et demeure un terrible exemple de cette loi de l'histoire.

Passionnée pour les querelles religieuses, la cité byzantine avait réchauffé dans son sein toutes les hérésies, quand elle ne leur avait pas donné naissance. Elle s'obstina définitivement dans le schisme. Dieu employa tous les moyens pour l'en faire sortir. A maintes reprises, pendant huit cents ans, il lui envoya le glaive des Turcs pour la châtier. Elle ne voulut rien entendre. Ce fut sa perte.

La tentative d'union au Concile de Florence avait été la dernière grâce offerte par le ciel. Mais les Grecs y furent infidèles.

Les évêques délégués par le patriarche de Constantinople avaient bien souscrit la profession de foi du pape Eugène IV, mais l'âme byzantine n'avait point changé.

En descendant des galères qui les ramenaient à la Corne d'Or, ils virent venir à eux la foule anxieuse.

— La cause grecque a-t-elle triomphé ? leur demanda-t-elle.

Ils avouèrent leur soumission au décret du Concile comme on confesse une faiblesse.

— Nous avons peur des Francs, dirent-ils, voilà pourquoi nous avons signé.

—Mais, leur répondit-on, les Francs vous ont-ils fait violence ? Vous ont-ils battus de verges ou jetés en prison ?

—Non, mais puisque la main a signé, qu'on la coupe, puisque la langue a confessé, qu'on l'arrache.

Les mains ne furent point coupées, les langues ne furent point arrachées. Mais devant l'entêtement et les passions de la multitude, le décret de Florence demeura lettre morte. L'empereur Jean Paléologue lui-même n'en pressa pas l'exécution.

“ Quelques-uns des évêques, raconte Michel Ducas, avaient agi pour d'autres visées. Ils avaient tout exigé des Latins, pour être somptueusement traités, faisant espérer leurs bonnes grâces. On dépensa pour eux des sommes considérables. Ils avaient vendu leur foi ; mais plus coupables que Judas, ils ne rapportèrent point l'argent à qui le leur avait donné.”

“ Le feu céleste, écrit toujours Michel Ducas, était allumé en Jacob, et la colère divine était montée en Israël.”

Le peuple rebelle à la vérité allait être cruellement puni.

Mahomet II monta sur le trône des sultans. Amurat son père lui laissait en mourant un empire formidable, qui s'étendait du Taurus au Danube, des eaux de la Grèce au Pont-Euxin. Le croissant régnait partout, sauf à Constantinople. Impétueux, avide de gloire militaire, impatient des obstacles, le jeune sultan ne pouvait apercevoir Constantinople sans frémir d'envie.

Pendant une nuit d'insomnie, il manda Khalil, son grand vizir. Ce dernier tremblait, redoutant une colère du sultan et la mort : “ Rassure-toi, lui dit Mahomet, ce n'est ni ton or, ni ta vie qu'il me faut, ce qu'il faut que tu me donnes, c'est Constantinople.” Et, lui montrant sa couche défaite par ses vains mouvements pour y trouver le sommeil : “ Je ne puis dormir, ajouta-t-il, si tu ne me promets enfin de me donner ce que je rêve la nuit et le jour.

—Vous l'aurez, mon maître, répondit Khalil, j'ai deviné depuis longtemps vos desirs. Tout est prêt, Constantinople ou ma tête sont à vos pieds.”

Profitant des dissensions qui régnaient à la cour de Byzance, Mahomet s'avança bientôt, étendant ses possessions, et poussant l'audace jusqu'à bâtir sur les rives du Bosphore, à deux lieues de la ville, d'énormes forteresses. Ses intentions ne faisaient de doute pour personne.

Constantin XII Paléologue trembla sur son trône. Il fit un appel désespéré au pape Nicolas V, lui demandant de le sauver et d'intervenir près des nations chrétiennes.

L'empereur vaincu, l'Islam pénétrait au cœur de l'Europe, et promenait partout ses hordes barbares.

Nicolas V fit voir à l'empereur le doigt de Dieu. Il promettait sa médiation et son concours, mais il demandait que l'on cessât d'ajourner, sous les plus futiles prétextes, le retour à l'union. Il était urgent d'apaiser les colères divines.

“ Que les Grecs ne s'imaginent pas, s'écria-t-il, que le Pontife romain et l'Eglise occidentale aient les yeux fermés, et qu'ils ne comprennent pas où tendent ces excuses et ces délais. Ils comprennent, mais ils patientent, fixant leurs regards sur le Seigneur Jésus-Christ, le Pontife éternel, qui ordonna de conserver jusqu'à

la troisième année le figuier infructueux que le maître voulait couper à cause de sa stérilité."

Ces paroles du Pape devaient se vérifier avec la rigueur d'une prophétie. Prononcées et écrites en 1451, elles s'accomplirent à la lettre la troisième année, en 1453.

Constantinople allait être retranchée des nations chrétiennes comme le figuier stérile.

Constantin Dragosès se soumit et accueillit le légat du Pape, Isidore de Russie, Grec de nation, avec les égards dus au représentant du Souverain Pontife.

Mais dans les églises, dans les monastères, il en fut tout autrement. On murmurait contre l'empereur. La réconciliation n'était qu'apparente.

Une cérémonie d'un éclat extraordinaire eut lieu à Sainte-Sophie, pour célébrer, par un acte solennel, l'union des Eglises.

Le légat du Pape offrit les divins mystères en présence de la foule. On prononça le nom du Pape régnant, on fit mention du patriarche.

Constantin était présent avec toute sa cour ; la solennité était des plus imposantes.

Hélas ! ce devait être la dernière fête célébrée dans la fameuse basilique de Justinien. Celle qui avait entendu tant de voix éloquantes et vu célébrer tant de Conciles allait être témoin des plus affreux massacres.

* * *

Jetons un regard sur le somptueux édifice dans son suprême et dernier éclat.

Si l'on en juge parce qu'elle est encore aujourd'hui, malgré la ruine et les badigeons sans nom qui recouvrent ses murailles, qu'elle était belle, alors, la basilique grandiose, dans toute la splendeur de sa richesse !

C'est devant tant de magnificences que Justinien s'est jadis écrié : "Gloire à Dieu qui m'a jugé digne d'accomplir cette œuvre ! Je t'ai vaincu, Salomon !"

De quelque côté que se tourne le regard, tout brille, scintille, éclaire comme dans les palais enchantés. Ce ne sont que marbres précieux, ivoire, nacre, corail, reflets des mosaïques aux mille nuances. Sur le fond d'or des voûtes se détachent les images colossales des anges et des saints ; partout brillent les icônes sacrées avec leurs teintes délicates et leurs visages célestes. Ici, d'énormes candélabres d'or massif ; là, des évangéliques aux enluminures les plus variées. On voit des trônes d'or ornés de perles fines pour le patriarche et l'empereur ; ici, la chaire incrustée de 40,000 livres d'argent. . . . Plus loin, c'est l'autel, d'une richesse incomparable, sur lequel domine le tabernacle, abrité sous une coupole d'or massif soutenu par quatre colonnes d'argent. Mais ce qui impressionne vivement le chrétien qui prie, c'est la figure gigantesque du Christ, la divine Sagesse, qui touche le pavé de ses pieds et atteint de la tête la voûte de l'abside.

Et voici que le regard va se perdre dans l'immense coupole avec ses images saintes, ses fleurs, ses ors, ses larges baies qui

laissent pénétrer la lumière d'Orient et la font resplendir de mille feux. "Il n'y a que la voûte des cieus qui soit digne du Créateur," avait dit à Justinien Anthémios l'architecte, et il jeta en l'air une voûte hardie sur laquelle il ne craignit pas d'inscrire ces paroles : " Dieu l'a fondée, Dieu la soutiendra."

Dans ce temple, les richesses des monuments les plus célèbres de l'histoire se sont trouvées réunies. On y voyait huit colonnes de brèche verte qui venaient du temple de Diane d'Ephèse ; huit colonnes de porphyre y avaient été apportées, débris somptueux du temple du Soleil à Héliopolis. Les vieux temples de Cyzique, d'Alexandrie, de Troas, de Delos, d'Athènes, d'Egypte, avaient fourni leurs trésors.

Qu'on se représente les longues galeries, les cent sept colonnes dont les ombres s'allongent sur l'immense pavé de marbre de l'île de Proconèse, les cent portes de bronze décorées de bas-reliefs d'argent ; puis un dédale de chapelles, d'escaliers, d'oratoires, de salles de Synodes, etc. Et à travers toutes ces merveilles, représentez-vous les ornements somptueux de la liturgie orientale, les costumes étincelants de la cour de Byzance, puis la foule aux vêtements de nuances vives, avec un mélange de capes pourprées, de colliers de pierreries, de simarres de soie ; elle s'agite et se presse sous l'immense nef éclairée par 600 candélabres.

Malgré les magnificences déployées, l'union n'était acceptée que pour plaire à l'empereur.

Dans les monastères, et jusque dans le peuple, les préjugés contre les Latins fermentaient. On murmura d'abord tout bas, puis, bientôt, à l'instigation du moine Gennadius, on vit se tenir des assemblées tumultueuses. Le Pape, les croyances des Latins étaient publiquement bafoués et insultés. On voyait la lie du peuple s'assembler dans les rues de la cité et boire, en jurant qu'ils aimaient mieux mourir sous le cimetière que d'accepter l'alliance et le secours des Latins.

La basilique de Sainte-Sophie devint déserte. Beaucoup affectaient de n'y plus entrer et de regarder l'église impure comme une synagogue juive, parce qu'elle avait été profanée par le légat du Pape. Les prêtres n'y célébrèrent plus le Sacrifice.

On connait la parole du grand-duc Notaras : "J'aimerais mieux voir au milieu de la ville le turban des Turcs que la tiare des Latins."

Ce souhait allait être accompli.

* * *

Au mois d'avril 1453, Mahomet II parut sous les murs de la ville. Il conduisait une armée de 400,000 hommes, suivie d'une flotte de 400 navires. Il avait avec lui 150 canons, sans compter les balistes, les catapultes et les machinés anciennes.

Des transfuges lui avaient livré tous les secrets de la guerre savante. Un fondeur de canons, Orban, s'était évadé de Constantinople et s'était vendu au sultan.

—Peux-tu, lui dit le Turc, me fondre une pièce assez égale à la foudre, pour que les boulets lancés par elle ébranlent les murailles de la ville ?

—Je puis en fondre une, répondit Orban, qui renverserait les remparts de Babylone.

Orban coula, en effet, en bronze, un canon dont les boulets pesaient 1,200 livres. 500 paires de bœufs traînèrent cette pièce monstre à travers la Thrace, jusqu'aux murailles de Byzance.

Le déploiement de forces employé par le sultan était en réalité nécessaire pour vaincre la cité jusque-là indomptée.

Constantinople occupe une position unique au monde, "C'est, dit Lamartine, la capitale écrite sur le sol par le doigt de la Providence, non pour un empire, mais pour un hémisphère. Politiquement, elle noue entre elles l'Europe et l'Asie sous un ciel splendide, et sur quatre mers ; militairement, elle est un camp fortifié pour attaquer, une île pour se défendre."

Bâtie comme Rome sur sept collines, elle est protégée de trois côtés par la mer ; du côté de la terre, une double muraille épaisse de vingt coudées, surmontée de nombreuses tours carrées et protégée par un large fossé, la défend sur une longueur de sept milles, de la Corne d'Or au château des Sept-Tours.

Mais où étaient les défenseurs ?

L'appel de Nicolas V aux nations chrétiennes ne fut pas entendu. L'anarchie désolait l'Allemagne et l'Italie ; la guerre de Cent Ans occupait encore la France et l'Angleterre ; Scanderbeg, un héros dont le nom valait une armée, se voyait arrêté dans sa marche par la jalousie du prince de Serbie ; Jean Hunyade, "le chevalier blanc", avait perdu ses troupes dans de sanglantes défaites. Seuls, quelques Génois et une troupe de Vénitiens et de Catalans, commandée par Justiniani, vinrent au secours de l'empereur.

Constantin Dragosès était un homme de cœur, mais que pouvait-il pour défendre l'immense place forte, avec une garnison dont l'effectif ne dépassait pas 9,000 hommes !

Le peuple amolli ne voulait point combattre. Découragé par les déclamations des moines sectaires, il ne voyait dans l'empereur qu'un traître à la patrie. Mieux valaient les Turcs que les Latins. D'ailleurs, on ne croyait pas dans la foule au triomphe du sultan. On était accoutumé à voir Byzance invincible.

Constantinople avait soutenu depuis sa fondation 29 sièges. Sous ses murailles s'étaient battus les héros de tous les âges. Les Grecs antiques, Pausanias, Alcibiade, les empereurs romains Sévère, Maxime, Constantin, le roi des Perses, Chosroès ; puis, à des époques plus rapprochées, Dandolo, Bajazet, Amurat avaient tenté contre elle de légendaires efforts. Vingt et une fois Constantinople avait triomphé.

Elle est belle, la cité aux sept collines baignant ses murailles dans les eaux bleues du Bosphore ; splendide est le panorama qu'elle se déroule sur les rives qui portent ses palais, ses dômes, ses maisons étagées en terrasses, entremêlées aux têtes aiguës et sombres des cyprès, aux touffes verdoyantes des plantes orientales. Ici, le *Pentargyrion*, ou château des Sept-Tours ; là, l'*Acropole*, le dôme de Sainte-Sophie ; ça et là, émergent les clochers de 800 monastères, ici les toitures dorées du palais des Blachernes, résidence de

l'empereur ; plus loin, les arches monumentales du *Cynégion*. De tous côtés, au milieu d'immenses places, des obélisques, des statues, des fontaines jaillissantes.

Ce spectacle aiguillonnait la convoitise du sultan.

* *

Mahomet II avait concentré ses troupes en face des murailles voisines de la porte Saint-Romain.

Au centre, était braqué le célèbre canon d'Orban ; sur les côtés, 18 batteries s'échelonnaient depuis les côtes de Galata jusqu'à la Propontide.

Le 7 avril, le feu commença.

Constantin était là, ayant à ses côtés Justiniani.

A mesure que les boulets ébranlaient les remparts, la petite armée chrétienne résistait vaillamment. L'empereur lui-même donnait l'exemple et roulait de ses mains les tonneaux de pierres et de terre destinés à fermer les brèches. Pendant dix jours, la lutte continua, ardente et acharnée, émiettant peu à peu sous les coups terribles du canon d'Orban les tours et les murailles. Cette pièce, surchauffée par ses formidables décharges, ne pouvait tirer que huit coups dans une journée. Des torrents d'huile et d'eau versés sur elle ne suffisaient pas à refroidir en deux heures l'énorme masse de bronze.

Le canon, miné par sa force même, finit par éclater, écrasant de ses débris de nombreux soldats et projetant jusque dans l'enceinte de la ville les membres mutilés de son inventeur.

Voyant son artillerie impuissante, Mahomet essaya la guerre des mines. Il tenta, au moyen de tranchées et de souterrains, de pénétrer sous les bastions relevés chaque nuit par les défenseurs avec une indomptable énergie.

En même temps, les tours roulantes entraient en ligne, et les assiégeants, protégés par ces forteresses mobiles, lançaient leurs flèches et essayaient de jeter des ponts pour attaquer corps à corps les héroïques défenseurs.

* *

M. L. CHRISTIAN.

(A suivre)

I
M.
Montr
réunio
No
nombre
bration
saire d
travaux
lui en p
Que
de Notr
l'année,
dans le c
processio
de se ren
Cett
et elle a é
salves jo
avaient fa
breuse et
d'habitud
sait pour
journée d
St Paul, u
d'essai, es
d'animatio

Le mouvement catholique

AU CANADA

M. l'abbé Colin, supérieur des religieux de St Sulpice à Montréal, est de retour d'Europe, où il est allé assister à une réunion du conseil général de son ordre.

Nous nous associons de tout cœur aux vœux formés par les nombreux amis du R. P. Barolet, rédemptoriste, lors de la célébration, jeudi dernier, à Ste Anne de Beaupré, du 25^{me} anniversaire de son ordination sacerdotale. Ce sont vingt-cinq ans de travaux et de mérites qui lui forment une belle couronne et qui lui en préparent une plus belle encore.

Quelle belle fête que celle de l'Assomption pour les Sauvages de Notre-Dame de Betsiamits! C'est pour eux le grand jour de l'année, celui qu'ils appellent de leurs vœux et qui leur laisse dans le cœur de doux et purs souvenirs. C'est celui de la grande procession, du pieux rendez-vous auquel tous se font un devoir de se rendre qui n'en sont pas empêchés par une raison majeure.

Cette année, la fête a été célébrée avec un éclat inaccoutumé et elle a été marquée par plusieurs incidents nouveaux. Chants, salves joyeuses, chœur de jeunes garçons et de jeunes filles qui avaient fait leur première communion le matin, assistance nombreuse et recueillie à la procession, costumes plus riches que d'habitude, sobriété parfaite, belle température, tout se réunissait pour graver plus profondément le souvenir de la mémorable journée dans le cœur de ces natures vierges. Dans la soirée, le *St Paul*, un petit vapeur construit au Bic et faisant son voyage d'essai, est venu jeter sa note joyeuse au milieu de ce concert d'animation.

Comme ce spectacle a dû réjouir le cœur des vieux missionnaires qui se dépensent depuis un demi-siècle au service de ces simples populations !

AUX ETATS-UNIS

L'*America* de Saint-Louis du Missouri publie la plus récente statistique sur l'Eglise catholique aux Etats-Unis.

Il en résulte que le chiffre des catholiques romains monte à 9.927,000 âmes. La grande métropole, New-York, renferme à elle seule plus d'un million de catholiques, car cette ville immense s'étend sur trois diocèses : New-York, Brooklyn et Newark, séparés par les bras du Hudson.

Le diocèse de New-York renferme 832,000 fidèles, celui de Brooklyn 527,000 et celui de Newark 141,000. L'archidiocèse de Chicago a 380,000, celui de Boston 654,000, et celui de Philadelphie 567,000 fidèles.

On compte 215 collèges, dirigés par des religieux, et 614 institutions pour jeunes filles, dirigées par des religieuses.

Les écoles paroissiales sont au nombre de 3,636 ; elles sont fréquentées par 819,575 élèves, presque tous d'origine allemande, française ou italienne, car les catholiques de langue anglaise envoient leurs enfants aux écoles de l'Etat.

Il y a en outre 248 orphelinats catholiques, abritant 33,039 orphelins.

Le nombre des ecclésiastiques réguliers est très considérable ; il y a telle et telle ville où le chiffre du clergé régulier est dix fois fort que celui du clergé séculier.

Beaucoup de paroisses sont administrées par des réguliers, lesquels dirigent aussi la plupart des écoles paroissiales.

Aux termes d'une dépêche, le Saint-Père aurait dit qu'il désirait ardemment voir la paix rétablie entre les Etats-Unis et les naturels des Philippines. Il aurait ajouté qu'il se proposait d'ouvrir des négociations avec les Etats-Unis, dans le but de régler la position des catholiques aux Philippines.

de la
réci
M. F
les t
la g
insur
et a
envo
isolé
aux
catho
régim
s'acc
M
rité
liques
T
au m
sainte
tout s

M
celui d
des év
cathol
malhe
tateur
sage.
favora
fratern

L'
du 16 a
Mg
l'établi
tant de
hypoth
taux u
ques po
Mg
aux dé

S'il faut en croire M. Charles King, un volontaire de retour de la campagne des Philippines, on aurait beaucoup exagéré le récit des profanations mises à la charge des soldats américains. M. King qualifie ce récit de calomnie pure et simple. D'après lui, les troupes américaines ont bien été obligées par les nécessités de la guerre de détruire les églises catholiques dans lesquelles les insurgés s'étaient retranchés, et quelques ornements sacerdotaux et autres objets servant au culte ont bien pu être enlevés et envoyés aux Etats-Unis comme souvenirs, mais ce sont des cas isolés et il n'y a rien eu des actes de vandalisme qu'on reprochait aux volontaires. D'ailleurs, dit-il, il y a bon nombre d'officiers catholiques, des meilleurs et des plus braves, dans les divers régiments et ils n'auraient pas toléré que de pareils sacrilèges s'accablent sous leurs yeux.

M. King profite de l'occasion pour rendre un hommage mérité à la bravoure des officiers, et surtout des chapelains catholiques.

Tant mieux pour l'honneur de l'armée américaine si, en effet, au milieu des horreurs de la guerre, elle a montré pour les choses saintes le respect que doit avoir tout corps composé de personnes tout simplement bien élevées !

Mgr Blenk, évêque de Puerto Rico, tant en son nom qu'en celui du délégué apostolique, Mgr Chapelle, fait appel à la charité des évêques des Etats-Unis, et, par leur entremise, à celle des catholiques américains, pour que tous viennent en aide à ses malheureuses ouailles, menacées de famine par un cyclone dévastateur qui a porté la ruine et la désolation partout sur son passage. Sa Grandeur ajoute que l'occasion est exceptionnellement favorable pour gagner à la cause de l'union américaine et de la fraternité catholique les habitants très éprouvés de l'île.

L'Evening Post, de New-York, publiait ce qui suit en date du 16 août :

Mgr Wigger, du diocèse de Newark, N. J., a reçu avis de l'établissement d'un syndicat de capitalistes européens représentant des millions de piastres, qui offrent de prendre toutes les hypothèques grevant les églises catholiques dans ce pays, au taux uniforme de 3 pour 100. Un bon nombre de ces hypothèques portent un intérêt de 5 à 7 pour 100.

Mgr Wigger a avisé les prêtres de son diocèse de s'adresser aux détenteurs actuels des hypothèques sur les églises catholi-

ques pour leur demander de réduire leur taux d'intérêt à 3½ pour 100 au plus. Ceux qui refuseront de se rendre à cette demande verront les hypothèques qu'ils détiennent transportées au nouveau syndicat. Mgr Wigger refuse de divulguer présentement les noms des personnes qui composent ce syndicat.

En dépit de tout ce qu'on en a dit, nous tenons de la bouche de Mgr Byrne lui-même, s'il faut en croire le compte-rendu d'une interview avec l'évêque de Nashville publié dans le *Catholic Journal* de Memphis, que la Sacrée Congrégation de la Propagande n'a pas encore rendu de décision en ce qui concerne le maintien de l'enseignement des classiques dans les collèges des Frères des Ecoles Chrétiennes aux Etats-Unis. Mgr Byrne dit qu'il n'y aura pas de décision avant novembre ou décembre prochain. La question, vu son importance et sa gravité, ne sera pas traitée comme une affaire de routine, mais débattue en réunion plénière de la Congrégation.

Mgr Horstmann, évêque de Cleveland, faisant appel aux évêques italiens en ce qui concerne les secours religieux à donner à leurs compatriotes aux Etats-Unis, leur demande d'envoyer, non des prêtres, mais des séminaristes qui seront formés dans les séminaires américains, ordonnés aux Etats-Unis et attachés aux divers diocèses. Il croit qu'alors, la question des fonds nécessaires pour subvenir aux besoins de ces prêtres ne sera plus un obstacle comme aujourd'hui. Il offre pour sa part de recevoir deux de ces séminaristes dans son séminaire de Cleveland.

Toucherions-nous enfin à la solution de la question religieuse italienne aux Etats-Unis, à laquelle le Saint-Père lui-même porte un si vif intérêt? On le voit, pour les Italiens comme pour les Allemands et les Canadiens-français, la question religieuse se complique d'une question nationale. Mais si on admet le principe qu'il faut aux Italiens des Etats-Unis des prêtres italiens, même façonnés à l'américaine, pourquoi ne l'admettrait-on pas en ce qui concerne les Canadiens-français établis dans la république voisine?

bré
dor
et t

Jos
jou

sièc
te t
nag
breu
des
grès
réco
par
poli

assis
Des

sem

des a
ment
de la

Fran
suffr
place

AUTRES PAYS

ITALIE.—La fête patronale du Souverain Pontife a été célébrée avec beaucoup d'éclat. Le Pape est plein de santé. Il a donné audience aux cardinaux, leur a parlé de choses multiples et notamment du jubilé de 1825, dont il se rappelle très bien.

—Léon XIII vient d'offrir un ostensor en or à l'église Saint-Joseph, de Paris, saccagée par les anarchistes, il y a quelques jours.

FRANCE.—Comme tous les étés, depuis plus d'un quart de siècle, le Pèlerinage national a déroulé ses splendeurs sur l'auguste théâtre de Lourdes. Ce pèlerinage est par excellence le pèlerinage des malades. Ils étaient un millier cette année. De nombreuses et éclatantes guérisons ont été constatées par le bureau des médecins.

Des manifestations pieuses comme celle-ci et comme le Congrès eucharistique international qui l'a précédée de quelques jours, réconfortent les esprits qui seraient portés à la désespérance par le spectacle que nous offre tous les jours le syndicat cosmopolite en lutte contre la France.

—Le cinquième Congrès général du Tiers Ordre a tenu ses assises à Toulouse du 16 au 20 août. Beaucoup de congressistes. Des orateurs éminents. Union.

Nous reviendrons probablement sur cette importante assemblée.

—Le chapitre des Pères de l'Immaculée-Conception de Lourdes a élu pour supérieur général de la congrégation, en remplacement du P. Duboé, décédé, le T. R. P. Abadie, ci-devant supérieur de la maison de Garaison.

—Les RR. PP. de la Miséricorde, anciens missionnaires de France, réunis en assemblée générale ont élu, à l'unanimité des suffrages, le T. R. P. Baudoin pour leur supérieur général, en remplacement du T. R. P. Pesnelle mort dernièrement.

ANGLETERRE.—Le catholicisme fait-il réellement des progrès en Angleterre? La question a été bien souvent posée et tout dernièrement encore, d'une façon retentissante, par un article d'un M. Bagot. Le *True Witness* fait remarquer avec raison que les chiffres récemment donnés dans un sermon, par l'évêque de Salford, règlent la question. Les voici :

“ Quand cette mission fut fondée il y a cinquante ans (l'orateur parlait à l'occasion des noces d'or de l'église Saint-Alban de Liverpool) il y avait dans l'Angleterre et le pays de Galles 8 diocèses et 8 évêques ; on y compte maintenant 16 diocèses, 1 cardinal-archevêque et 21 évêques. A la même date il y avait 587 églises et chapelles, la plupart humbles, petites, inconnues. Elles sont aujourd'hui 1509—une augmentation de 923—dont un grand nombre riches, imposantes, spacieuses. Il y a cinquante ans, environ 800 prêtres, 70 maisons religieuses et 10 collèges étaient disséminés à travers l'Angleterre et le pays de Galles ; on y compte aujourd'hui 2785 prêtres, 752 maisons religieuses et 10 collèges. Il y a un siècle, la population catholique ne s'élevait pas à 70,000 âmes, elle est aujourd'hui d'au moins un million et demi. En 1773, l'évêque de Petre, dont les cendres reposent dans mon diocèse, à Ribchester, et dont l'autorité s'étendait sur toute la partie septentrionale de l'Angleterre—le Lancashire compris, bien entendu—rapportait que dans toute cette vaste région il y avait seulement 137 prêtres résidents et 20,000 catholiques. Aujourd'hui, nous y avons 6 évêques, 1122 prêtres—et quatre fois plus de catholiques dans la seule ville de Manchester. En 1804, nous avions 50,000 catholiques dans le Lancashire, nous y comptons aujourd'hui une population catholique estimée à au moins 600,000—c'est-à-dire que nous avons aujourd'hui trente fois autant de catholiques dans le Lancashire seul que dans le Northumberland, le Durham, le Cumberland, le Westmoreland, le Yorkshire, le Lancashire et le Cheshire il y a un peu moins de cent ans. Il y a cinquante ans, en Angleterre, les écoles catholiques étaient peu nombreuses et loin les unes des autres ; aujourd'hui, dans le Lancashire seul, nous avons plus de 120,000 enfants inscrits dans nos écoles élémentaires. En 1838, il y avait 5 églises et 14 prêtres à Liverpool, 4 églises et 10 prêtres à Manchester. Aujourd'hui, il y a à Liverpool 34 églises et 127 prêtres, et à Manchester 24 églises et 70 prêtres. En 1841, il y a eu 649 conversions dans le Lancashire—l'an dernier, 2,245. Au commencement du siècle les catholiques étaient moins de 600 à Manchester et à peine quelques vingtaines à Salford. A l'heure actuelle, il y a de 70,000 à 80,000 catholiques à Manchester, et 23,000 à Salford. Dans le dernier quart de siècle, nous avons dépensé près de £400,000 dans le diocèse de Salford, pour le soutien de nos écoles élémentaires. Durant la même période, la population catholique, estime-t-on, a augmenté de 113,000. Pendant les deux dernières années il s'y est produit 2,554 conversions. Je ne doute point qu'on puisse relever des chiffres aussi consolants pour le diocèse de Liverpool et pour les autres diocèses d'Angleterre. Je

les cite non comme vantardise mais pour remercier Dieu, qui a répandu sur notre cher pays d'aussi abondantes bénédictions.

RUSSIE.—Intéressant cet articulet du P. Vincent de Paul Bailly dans la *Croix* :

La décision de la Russie de passer outre à l'opposition religieuse qui empêchait, depuis trois siècles, d'adopter le calendrier grégorien et papal, est un fait capital.

L'Allemagne protestante, la Suisse, la Hollande et le Danemark ont résisté 118 ans, de 1582 à 1700, et c'est aussi à un changement de siècle qu'on a décidé la réforme.

L'Angleterre consentit en 1752, après 170 ans, et la Suède céda l'année suivante, en 1753.

* *

Pour la Russie, ce qui faisait douter que la bonne volonté du czar pût aboutir, c'était la nécessité d'avoir le consentement de l'Eglise orthodoxe, laquelle est liée au Phanar de Constantinople. Bien que cette juridiction du Phanar soit purement nominale, c'est cependant sur la fiction d'un Pape à Constantinople et d'un centre de la liturgie en cette ville qu'on reste séparé de Rome. En pareil cas, prendre un calendrier romain paraissait donc impossible; c'était, en effet, célébrer Pâques et toutes les fêtes mobiles aux mêmes jours que l'Eglise romaine. N'était-ce pas reconnaître la prépondérance à l'Eglise rivale ?

* *

Eh bien, il paraît que cet inconvénient est vaincu, et en tout cas, il le sera, car la décision de la Russie étant ferme, le Phanar ne résistera pas longtemps.

Et dès lors, la difficulté à l'union avec les Eglises dissidentes s'aplanit dans tout l'Orient et jusqu'en Abyssinie, puisqu'en ce moment, quand un schismatique veut revenir à l'Eglise romaine, il peut et doit conserver son rite, mais il doit perdre le calendrier.

Il y aura unité à ce point de vue entre orientaux unis et schismatiques; c'est un rapprochement extérieur, ayant grande importance pour les populations.

CHINE.—Un missionnaire de Chine, M. Bousquet, écrit :

S'il est une mission qui ne prodigue pas sa prose aux *Missions catholiques*, c'est sans contredit la mission du Kouy-tchéou.

Le Kouy-tchéou est une des provinces de l'intérieur de la Chine les moins accessibles et les moins connues. La population peut être estimée à 800,000 âmes. Ce chiffre n'est qu'approximatif. En effet, il est bien des villages où les habitants ne se conformeront pas aux ordres de l'empereur prescrivant à chaque

famille d'afficher sur la porte d'entrée le *men plai* ou catalogue détaillé des personnes habitant la maison.

Le pays est très montagneux. MM. les cyclistes n'y seraient guère heureux et les missionnaires eux-mêmes, montés sur leurs haridelles, aimeraient mieux un site moins pittoresque, des routes plus larges et plus sûres.

Le charbon abonde. Plusieurs espèces de minéraux se cachent dans ce sol encore vierge au point de vue de l'exploitation minière. Par un contrat passé cette année, les Français ont le monopole de toutes les mines découvertes, ou à découvrir dans la suite.

Le Kouy-tchéou qui comprend 17,000 catholiques a été formé d'une partie du vicariat apostolique du Sutchuen. Le premier vicaire apostolique fut Mgr Visdelou, de la Compagnie de Jésus ; après lui Mgr Albrand administra la Mission.

Mais, les documents faisant pour le moment défaut, nous ne pouvons parler d'une manière certaine de l'apostolat du Kouy-tchéou que depuis Mgr Faurie. Sous son épiscopat la religion catholique vit s'ouvrir pour elle une ère de quasi liberté. De nombreux adorateurs surgirent de toutes parts. Bientôt l'ennemi de tout bien vint enrayer un si beau mouvement. Les Mahométans au sud, les sectateurs du "Nénuphar blanc" au nord mirent tout à feu et à sang et firent du Kouy-tchéou un désert.

Les missionnaires furent réduits à se cacher dans les cavernes. Un de nos confrères, le P. Muller, fut tué à Hin-gy-fou par les Mahométans. Pour comble de malheur le généralissime des troupes chinoises, Tien-tà-jen, ne cessait de persécuter les chrétiens et fut la cause du meurtre de notre confrère le V. Néel et de la V. Lucie.

Mgr Faurie vit la mission renaître de ses ruines sous le vicaire Lab. Tout faisait espérer que le prélat fournirait une longue carrière, lorsqu'au retour du concile du Vatican, il s'ajûta pour ne plus se relever, martyr peut-être de la haine des mandarins, qui, dit-on, lui avaient servi dans un repas des mets empoisonnés.

La marche ascendante de la mission ne se ralentit pas durant les premières années de l'épiscopat de Mgr Lions. Le cher évêque eut même la joie d'inaugurer sa cathédrale de Saint-Joseph.

Saint-Joseph étant si bien servi, sa sainte épouse ne pouvait être oubliée. A 4 lieues de Kouy-yang, sur le sommet d'une montagne, Mgr Lions bénit, la même année, le sanctuaire de Notre-Dame de Liesse. C'est elle qui nous console au milieu de nos peines, nous l'aimons et nous avons confiance en elle. Merci aux âmes généreuses dont les offrandes nous ont permis d'honorer ainsi notre sainte Mère.

Pourquoi faut-il qu'un voile de deuil ait assombri les dix dernières années ? La guerre du Tonkin servit nos ennemis à souhait. Après la retraite de Lang-son, la Cour de Pékin, ameuta par ses édits toute la gent lettrée contre les "diabes étrangers". Tout le nord de la mission fut ravagé et un de nos confrères, M. Lin, fut massacré.

Cette année seulement le procès auquel donna lieu ce meurtre a été terminé et, de tout le passé, suivant les termes du traité, il ne doit plus y avoir de souvenir.

Mgr Guichard, le vicaire apostolique actuel, a la consolation de voir son petit séminaire de Loutchong-koan prospérer d'une façon remarquable sous l'habile direction d'un Lyonnais, M. Chafanjon. Les élèves parlent le français et ne le cèdent en rien pour la piété à leurs condisciples d'Europe. Nous comptons déjà 6 prêtres indigènes, 87 catéchistes, 132 écoles avec 2587 élèves.

En terminant, je recommande notre pauvre mission à tous les lecteurs du Bulletin. Qu'ils prient le Dieu de miséricorde de toucher enfin le cœur de ces pauvres infidèles ! La prière pour les missions est aussi efficace que les plus abondantes aumônes.

MAURICE.—La *Croix* de l'île Maurice nous apporte cette statistique :

Ecoles primaires.—Il y a eu, en 1898, 18,873 élèves inscrits, savoir 9,826 dans les écoles du Gouvernement, 6,674 dans les écoles catholiques, 2,017 dans les écoles anglicanes, 203 dans les écoles presbytériennes et 153 dans une école mahométane.

Il y avait, à la fin de l'année, dans les écoles du Gouvernement : 6,851 catholiques, 272 anglicans, 151 autres chrétiens, 859 mahométans et 1770 hindous ; dans les écoles catholiques : 5,919 catholiques, 35 protestants, 243 mahométans, 567 hindous ; dans les écoles anglicanes : 482 catholiques, 256 anglicans, 1 autre protestant, 296 mahométans, 896 hindous ; dans les écoles presbytériennes : 98 catholiques, 13 anglicans, 82 autres chrétiens, 12 mahométans, 13 hindous ; dans l'école mahométane : 27 catholiques, 5 anglicans, 43 mahométans, 76 hindous.

La somme de Rs 261,413 a été dépensée à part les frais d'administration, l'entretien des bâtiments, les Bourses, les livres, fournitures scolaires, etc. Le coût, par élève, est, dans les écoles du Gouvernement, de Rs 16,14 ; dans les écoles subventionnées, de Rs 11,38.

La proportion du nombre des élèves qui ont passé les examens, relativement au nombre inscrit, a été : dans les écoles du Gouvernement, de 1er degré, non soumises au *result system*, 39 0/0 ; dans celles soumises à ce système, 46 ; dans les écoles de second degré, 37 ; dans les écoles de demi-temps, 31 ; dans les écoles catholiques, 37 ; dans les écoles anglicanes, 47 ; dans les écoles presbytériennes, 46 ; et dans l'école mahométane, 49 0/0. La moyenne générale est de 40,52 pour les écoles officielles et 39,31 0/0 pour les écoles assistées.

—Dans l'un de ses derniers numéros, la *Croix* de Maurice, faisant allusion, évidemment, à des projets que nous avons déjà exposés, dit mélancoliquement :

Elle se pose aussi pour nous, cette question des droits de la famille et de l'Eglise dans l'Enseignement, non sans doute dans

les mêmes termes et de la même manière qu'en France, mais toujours en raison de la tendance de l'Etat moderne à étendre ses attributions et à exagérer ses prérogatives. Malheureusement, il est probable que si nous sommes appelés à résister à de nouvelles tentatives, nous lutterons plutôt pour l'honneur et pour sauvegarder l'avenir que dans l'espoir de voir triompher immédiatement nos idées.

NOUVELLE-ZÉLANDE.—De la *Croix* de l'Ile Maurice, 11 juillet :

La tenue récente d'un Concile Provincial nous invite à mesurer les progrès accompli par le Catholicisme dans la terre de Van Diemen. Il y a 62 ans, il ne s'y trouvait pas un prêtre, pas une chapelle, pas une école catholique. Le premier prêtre qui s'y établit arriva en Janvier 1843. Actuellement, on compte un archevêque, trois évêques suffragants, 145 prêtres, 240 églises, 65 frères et 600 religieuses.

L'enseignement catholique est donné dans deux collèges et 40 institutions secondaires.

Les écoles primaires, qui sont entièrement à la charge des fidèles et du clergé, comptent 12,000 élèves. Des orphelinats florissants, une école industrielle prospère comptant environ 200 élèves et des hospices repondent aussi aux besoins de la population catholique, qui est de 92,000 âmes. Et, au dernier concile, il a été décidé de fonder un séminaire.

4 septembre 1899.